

ELEPHANT MAN

D'après la véritable histoire de Joseph MERRICK



Dossier pédagogique

Texte et mise en scène :
Antoine CHALARD

1. Sommaire

1. Sommaire
2. Le Spectacle
3. Résumé détaillé de l'histoire
4. Note de l'auteur
5. Note du metteur en scène
6. La compagnie et ses spectacles pour adultes
7. L'équipe artistique
8. Biographies de Joseph Merrick
9. Biographie de Frederick Treves
10. La maladie de Joseph Merrick
11. Fictions autour de la vie de Joseph Merrick
12. Corpus sur la monstruosité – Quelques pistes de réflexion



2. Le Spectacle

Londres 1884.

L'engouement de la population pour les Monstres, les « freaks » est à son apogée. Le plus célèbre d'entre eux est sans doute Joseph Merrick, alias « Elephant Man », exposé comme une bête dans une boutique désaffectée de Whitechapel Road pour ses difformités incroyables.

Sa rencontre avec le Docteur Treves, éminent chirurgien et professeur à l'université de médecine de Londres, va changer sa vie, celle du Docteur, et le regard de toute la haute société victorienne jusqu'à la reine elle-même.

Joué par 3 "comédiens-caméléons", le spectacle résolument sobre et dépouillé tentera de dévoiler le mystère du fameux John Merrick, dont la bonté et l'intelligence résonnent encore aujourd'hui. Un spectacle pudique sur un être qui fut si impudiquement exposé, un spectacle qui veut osciller entre émotions et réflexion.

Le récit est chronologique, même si quelques « flash-back » viennent comme des rêves nous raconter la vie de Joseph Merrick avant sa rencontre avec Treves, point de départ de la pièce.

Première co-production de la compagnie chelloise "Théâtre du Midi" et la réunionnaise "Compagnie Lé-la".



3. Résumé

Londres, 1884

Le Docteur TREVES, éminent chirurgien et professeur à l'université de médecine, découvre JOHN MERRICK, dit « l'Homme Éléphant », phénomène de foire exhibé pour ses difformités physiques hors norme. Moyennant finances, il convainc sa « propriétaire », Mme KYTES, de le conduire à l'hôpital afin de pouvoir l'examiner plus en détails.

Fort de ses observations et examens, le Docteur TREVES va donner une conférence où il détaillera auprès de ses collègues les infirmités dont souffre John, exposera que le patient souffre d'une maladie affectant non seulement son corps mais aussi son esprit et conclura que John est un débile profond.

TREVES décide de poursuivre ses investigations et fait admettre JOHN quelques temps à l'hôpital, au grand dam du directeur de l'établissement et de son infirmière en chef, Mme MOTHERHEAD. Pour ces derniers, il n'y a pas de place pour les incurables au sein de l'institution. Quant à Mme KYTES, bien qu'ayant toujours été d'une rare violence avec son homme-éléphant, elle pleure sa disparition et jure qu'elle récupérera coûte que coûte celui qu'elle appelle « son bébé ».

Le temps passe et John se révèle être un homme tout à fait différent de celui qu'on imaginait. Grâce aux efforts de TREVES, il va ré-apprendre à parler et bientôt une relation de confiance s'installe entre les deux hommes, ainsi qu'avec Mme MOTHERHEAD, qui va se prendre d'une réelle affection pour JOHN. Quant à GOMM, le directeur de l'hôpital, il décide de remuer ciel et Terre pour accueillir de façon durable JOHN au sein de l'institution.

Bientôt, Mme Kendal, actrice très en vue, vient rendre visite à John. Le courant passe immédiatement entre eux. Amoureux de beaux mots tous les deux, ils se retrouvent autour de la lecture de « Roméo et Juliette ». Mme Kendal jure qu'elle va faire changer le regard de la société vis-à-vis de John.

En effet, toute la bonne société londonienne se prend de passion pour John et vient lui rendre visite. Jusqu'à l'archiduchesse Alexandra qui exprime la volonté que l'on prenne soin de lui jusqu'à la fin de ses jours au sein de l'hôpital, et qu'on lui installe un appartement privé. Mme MOTHERHEAD met le docteur Treves en garde : Pour elle, on continue à exhiber John comme à la foire, il n'y a que le public qui change...

Même si l'état de santé de JOHN est désespéré et que le Docteur TREVES est en proie aux doutes qui l'assaillent, une certaine paix s'installe autour de John et celui-ci avoue n'avoir jamais été aussi heureux.

Mais Mme KYTES, l'ancienne « montreuse » de JOHN refait surface et met JOHN face à son ingratitude : Elle qui l'a sorti du caniveau mérite que JOHN fasse quelque chose, en l'occurrence repartir sur les routes pour reprendre « le spectacle ».

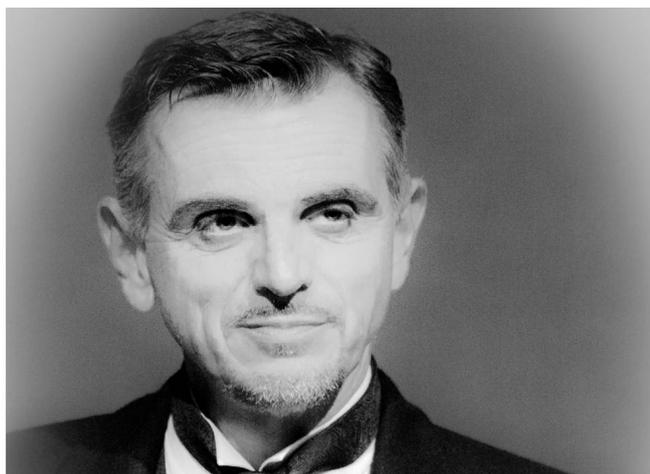
Deux ans s'écoulent. A Londres la vie suit son cours. Le Docteur TREVES reçoit un prix d'excellence pour ses recherches et le dédit à celui qu'il appelle dorénavant son patient et ami, et dont il est sans nouvelles depuis 2 années.

On retrouve JOHN et Mme KYTES en Belgique, sur une foire. JOHN est à bout de force. Il ne tient plus debout. Les spectateurs sont révoltés. Mme KYTES comprend que tout est fini et chasse JOHN qui parvient péniblement à rentrer à Londres. Son aspect déclenche une émeute dans la gare.

Quelques mois passent et l'on retrouve Mme KENDAL au théâtre. Elle a organisé la venue de JOHN à une représentation du « Chat Botté », spectacle de Noël féérique qui éblouit JOHN et qui lui ouvre les yeux : Il faut prendre en mains son destin, refuser de « se faire manger par l'ogre ».

Après avoir tendrement pris congés de ses amis, John, heureux et enfin libéré, décide de mourir en laissant ce testament

*Si mon front touchait le firmament
Si mes bras étreignaient l'océan
On me jugerait par mon âme
C'est à l'esprit qu'on juge un homme.*



4. Note de l'auteur

1983. J'ai treize ans. Mes parents sont sortis. Mes deux sœurs et moi en profitons pour nous faire « une soirée-Télé ». Au programme, « Elephant Man », de David Lynch. Sans doute un très vieux film puisqu'il est en noir et blanc. J'ai toujours aimé les vieux films, mes sœurs aussi d'ailleurs.

Deux heures plus tard, on rallume la lumière. Nous sommes en larmes tous les trois. Un peu plus tard, ma benjamine chuchote « Je ne suis pas un Monstre, je suis un être humain ». Ma sœur aînée continue à pleurer et supplie : « Arrête ! Arrête ! ». Cette phrase résonne aussi en moi, elle me serre le cœur. Je pressens confusément que ce film va changer ma vie, mon regard sur les autres et sur moi-même.

Trente-cinq ans après, l'homme de théâtre que je suis devenu n'a cessé de raconter cette histoire. Dans mes spectacles, je parle d'handicapés, de juifs, de rouquins, de pédés, de femmes humiliées, de balafres, d'incompris, de marginaux. Je parle de moi. Nous sommes tous des êtres humains.

Vingt ans que je fais de la mise en scène. Vingt ans que je tourne autour du pot. Je ne veux pas faire une simple adaptation du film de Lynch. Je ne veux pas monter le texte de Pomerance qui ne me parle pas. Alors je me lance. J'écris. On verra bien.

Je veux une écriture claire, simple et pourtant empreinte de l'élégance de cette écriture du XIX^{ème} siècle qui m'a tant bercée. Je veux le poids des silences. Des choses non-dites qui transpirent et sentent mauvais. Des choses, aussi, qu'on omet de dire comme un cadeau oublié. Je veux raconter l'impact violent d'une rencontre sur la vie d'un homme, l'attraction irrésistible de celui qui au prime abord dégoûte. Je veux raconter la rencontre des esprits. « *C'est à l'esprit qu'on juge un homme* ».

Je choisis la narration chronologique, entrecoupée de rêves, de souvenirs qui témoignent, qui racontent comment « on en est arrivé là ». Je choisis de resserrer l'action autour des hommes et des femmes. Je me concentre sur ce qui les touche, les fait évoluer. J'oublie volontairement le contexte historique, politique. Et par cela même j'élargis.

Je lis l'auto-biographie de Merrick. Les narrations de Treves. Les journaux de l'époque. Je me rapproche de ce monstre qui petit m'a tant fasciné et bouleversé. Je veux moi aussi le sauver. Rendre justice. Je voudrais que la pièce soit haletante. Humaine. Déchirante et belle. Comme lui.



5. Note artistique

Bien que sa mort remonte à plus d'un siècle, Joseph Merrick, mieux connu comme *L'Homme-Eléphant*, continue à nous fasciner. Cela tient sans doute à la personnalité de ceux qui se sont penchés sur sa vie mais surtout à l'extrême bonté du « Monstre » que l'on exhibait de foire en foire et qui toujours toléra les quolibets cruels dont l'accablait la foule. Sous l'enveloppe difforme de *L'Homme-Eléphant* battait un cœur sensible, sentimental, qui, comme celui de Quasimodo ou de la créature de Frankenstein, nous bouleverse.

Adapter aujourd'hui cette histoire au théâtre, c'est vouloir affirmer une fois de plus le droit à la différence et à l'indifférence. C'est, d'un point de vue didactique, rappeler qu'un handicap recèle souvent bien des richesses et que la monstruosité est toute relative. Mais c'est avant tout raconter une histoire magnifique, aussi émouvante qu'haletante, une histoire qui semble condenser toutes les émotions humaines et où les « coups de théâtre » sont nombreux.

Je choisis de concentrer l'action sur les deux personnages principaux : John Merrick, dit *L'Homme-Eléphant* et le Docteur Treves, qui recueillera John dans un but tout d'abord professionnel et ambitieux et qui verra sa vie et sa vision du Monde se transformer aux côtés de son patient. Les trois autres personnages féminins sont joués par une seule comédienne. A elle seule, elle incarne les 3 femmes qui représentent l'amour, l'amitié, la dépendance.

Sur scène, trois espaces délimités par des tulles et des jeux de lumières permettent des apparitions et disparitions très rapides. L'espace central est celui de John, celui où il est montré, exposé, ou retenu. Autour de lui, des espaces « extérieurs » où l'on décide, commente sa vie, se rencontre à son insu. Des « flash-back » nous raconte des bribes de la vie de John avant sa rencontre avec le Docteur Treves. Quelques accessoires très choisis (un phonographe, une maquette d'église,...) apportent un onirisme décalé.

Enfin, la déclinaison de tout l'univers du spectacle en noir et blanc, éclairé de sépia, donne à cette histoire une valeur de conte ancien, un conte dont la portée philosophique et humaniste demeure universelle et profondément actuelle.



6. La Compagnie Théâtre du Midi

Créée à Paris en 1998, la compagnie du Midi fête sa 18e création, son 15e festival d'Avignon et plus de 2000 représentations en France (Paris, Province, DOM-TOM) et à l'étranger (Liban, Maroc, Turquie, Mexique, Espagne, Allemagne, Suisse, Singapour).

Dans ses spectacles adultes, elle défend des textes contemporains ou engagés dans des mises en scène résolument modernes et dépouillées, où la musique et l'approche rythmique sont primordiales. Elle propose aussi des spectacles en espagnol ou bilingues. Elle a créé *Las Bodas de Rosita* de Federico Garcia Lorca avec une équipe franco-mexicaine ainsi que *Terror y Miseria...* de Bertolt Brecht au théâtre national de Mexico.

Elle présente également des spectacles jeune public d'envergure où elle cultive la pluridisciplinarité (chant, danse, cirque, masque)

Depuis 2004, elle assure les ateliers théâtre de la ville de Chelles, intervient en milieu scolaire partout en France et anime régulièrement des stages de formation à l'étranger à destination des amateurs et des professionnels.

Les spectacles pour adultes de la compagnie

1998 : *LES ROMANESQUES*, la première comédie en vers d'Edmond Rostand, créée au Festival d'Avignon en co-réalisation avec le Théâtre des Roues puis repris l'année suivante à La Luna.

2000 : *ZESTES DE GUITRY* d'après Sacha, spectacle monté à la demande de la Mairie de Paris pour les journées troisième âge.

2001 : *COURTES* de Jean-Claude Grumberg créé au Festival d'Avignon soutenu par l'ADAMI, et repris dès octobre dans les instituts français de Casablanca et Agadir (Maroc). Le spectacle s'est joué pendant à guichet fermé pendant 10 ans au Festival d'Avignon et a tourné partout en France, ainsi qu'en Suisse et en Allemagne

2002 : *LES DACTYLOS* de Murray Schisgal à la demande de la Mairie de Paris pour les journées troisième âge.

2004 : *LES PARTITIONS FRAUDULEUSES* de Matéï Visniec. Création dans le cadre du festival d'Avignon, avec l'aide de l'ADAMI.

2008 : *GRAND' PEUR ET MISERES* de Bertolt Brecht créé au Festival d'Avignon 2008 avec le soutien de l'ADAMI et repris au festival 2009. Le spectacle a bénéficié d'une belle tournée en France (notamment dans l'Est, dans le cadre des « régionales ») et à l'île de la Réunion. En 2012, il est repris à Mexico en version espagnole et a tourné pendant 3 ans dans toute la république.

2013 : *COUR NORD* d'Antoine Choplin créé à Chelles en mars 2013 et présenté avec grand succès .aux festivals d'Avignon 2013, 2017 et 2018. Repris au Théâtre Ménilmontant et au Théâtre de l'opprimé à Paris. Parmi ses dates de tournée, on retiendra particulièrement sa programmation au festival de l'Arpenteur en Savoie et au festival Terres de Paroles en Normandie.

2018 : *ELEPHANT MAN* d'Antoine Chalard, créé en résidence à St Pierre de la Réunion en co-production avec la Compagnie Lé LA. Le spectacle est présent la même année au festival d'Avignon et a déjà beaucoup tourné en province. Il est programmé au théâtre du Lucernaire pour plus de 40 représentations en 2020 au Théâtre du Lucernaire.

7. L'équipe artistique



Antoine Chalard,

est Comédien, chanteur, metteur en scène, compositeur et auteur. Après des études au conservatoire à Paris en art dramatique puis lyrique, il a joué dans une quinzaine de spectacles successifs sur les scènes parisiennes et en tournée.

En 98, il fonde la Compagnie du Midi et signe sa première mise en scène avec *Les Romanesques* d'Edmond Rostand pour le festival d'Avignon. La même année, il crée *Le prince et le Diamant des Ténèbres*, premier spectacle destiné au jeune public. Ces spectacles

rencontrent immédiatement un vif succès auprès du public et des professionnels, et sont représentés partout en France et à l'étranger (Maroc, Mexique, Liban, Allemagne, Suisse).

Alors les mises en scène s'enchaînent avec 20 spectacles créés en 20 ans (12 spectacles jeune public et 8 adultes), avec une fidélité aux auteurs contemporains, et une curiosité du répertoire pour ses spectacles adultes allant de Rostand à Matéi Visniec, en passant par Grumberg, Brecht ou Antoine Choplin. Très vite soutenue par les grands organismes d'aide à la diffusion de la culture (Fondation Beaumarchais, ADAMI, SPEDIDAM, conseil général de Seine et marne, municipalité de Chelles, instituts français du Maroc, Mexique, Chine, Singapour, Liban...), la compagnie du Midi entre en résidence en 2004 au théâtre de Chelles, ce qui permet à Antoine Chalard de créer des spectacles de grande envergure et d'imposer la compagnie du Midi parmi les compagnies jeune public incontournables.

Sa double formation de comédien et de chanteur l'amène tout naturellement à la création de spectacles pluridisciplinaires, où le chant, la musique, la danse, mais aussi le cirque ont une part essentielle. Son engagement politique et social le porte à choisir des textes défendant les valeurs qui lui sont chères : La défense des droits et de l'égalité entre tous les hommes.

Depuis 2004, il assure également la direction des ateliers théâtre de la ville de Chelles, intervient un peu partout en milieu scolaire et assure régulièrement des master-classes avec des artistes étrangers.



Florent Malburet

se forme au conservatoire d'art dramatique d'Avignon, puis à Paris à Camdiceda, où il s'initie au chant, à la danse, à l'acrobatie, aux claquettes... Il suit également plusieurs stages dont un en anglais sur le cinéma de John Cassavetes qui lui permet d'approcher les techniques de l'Actor Studio.

Ensuite les projets s'enchaînent. Au théâtre, il joue dans *La maison de Poupées* d'Ibsen, *36-15 code...* de Guy Foissy, *Electre*, *Antigone et les autres, octobre 1943*, *La mort de Villon* de Madeleine Raulic,... En

1996, il participe à son premier spectacle musical *Marcel's Story*.

En 1998, il rencontre Antoine Chalard au cours d'un atelier de recherche. Ils décident de créer la Compagnie du Midi. De nombreux projets s'enchaînent, notamment au Festival d'Avignon, et partout dans le monde

Florent participe aujourd'hui à toutes les créations de la compagnie. Il joue notamment Léo, le rôle principal de COUR NORD d'Antoine Choplin, et celui de Joseph Merrick dans Elephant Man.



Clémentine Yelnik

Comédienne depuis 1978, ne cesse d'explorer l'art de l'acteur. Du clown shakespearien à la tragédie, au **Théâtre du Soleil pendant 8 ans avec Ariane Mnouchkine**, puis avec Paul Golub, François Cervantès, Marie Montegani...

Elle joue les ouvriers, hommes et femmes, dans « Cour Nord » de Antoine Choplin avec Antoine

Chalard, et Camille Claudel dans « Camille, Camille Camille » de Sophie Jabès avec Marie Montegani.

Auteur, elle écrit et interprète « La Nuit d'un roi » un hommage aux acteurs et au théâtre ; puis en 2010/15 « D'où va-t'on ? » un regard singulier sur l'humanité ...

Metteur en scène, elle forme de jeunes acteurs, et accompagne et dirige des acteurs dans leurs projets. En 2012/13 met en scène « Deux petites dames vers le Nord » de Pierre Notte Alphonse et Cie de Valérie Charpinet qu'elle présente au festival d'Avignon.

Elle dirige des ateliers de théâtre à Chelles auprès d'amateurs adultes passionnés.

Elle réalise en 2012/13 avec Bernard Sasia le film « Robert sans Robert », regard du monteur sur l'oeuvre de Guédiguian, le montage, et le cinéma. Dans le même esprit ils réalisent « Mocky sans Mocky »

Comédienne elle tourne au cinéma, et à la télé :

Sur quel pied danser (Françoise), réal. Paul Calori et Kostia Testut, prod. Loin derrière l'Oural

À coup sûr (La vendeuse de la Fnac), réal. Delphine de Vigan, prod. Epithète Films

L'empreinte de l'ange (Anna), réal. Safy Nebbou, prod. Diaphana Films

France 3 : *Origines, saison 2* (Esther) Réal. Nicolas Herdt, productions Sama.

Intervenante à l'Académie Fratellini depuis 2015, elle accompagne les apprentis circassiens dans la recherche du clown et le jeu sur la piste, et a mis en scène "Ciao" en 2017, dans le cadre de l'exposition "Ciao Italia" au Musée de l'Immigration.



8. Joseph Merrick

Une légende colportée par lui-même veut que lors d'une parade, Mary Jane Merrick, alors enceinte de Joseph, trébucha et manqua de se faire piétiner par un éléphant. Joseph Merrick attribua à cet incident la cause de ses malformations.

Les premiers signes de difformité apparurent vers l'âge de 21 mois : une excroissance qui lui déformait la bouche. Très vite, d'autres malformations apparurent et, à cinq ans à la suite d'une chute, il se mit à boiter. Sa mère mourut alors qu'il était âgé de 11 ans. Son père se remaria, mais sa belle-mère ne voulait pas d'un enfant « monstrueux ». À douze ans, sa scolarité terminée, et sur l'insistance de sa belle-mère, il fut obligé de chercher du travail. Il officia durant deux ans dans une manufacture de cigares, mais ses difformités de plus en plus handicapantes l'obligèrent à quitter son emploi. Pour gagner sa vie, il fut contraint de vendre de la mercerie au porte à porte, dans les rues, où il était constamment brimé. Là encore, il fut contraint d'arrêter de travailler.

Expulsé du domicile par son père, il se fit admettre en décembre 1879 à l'hospice pour pauvres de Leicester. C'est lors de son séjour en 1882 qu'il se fit retirer une partie de l'excroissance qui déformait sa lèvre supérieure et lui donnait l'apparence d'une trompe.

En 1884, il quitta l'hospice et proposa à Sam Torr, directeur du *Gaiety Palace of Varieties*, de le produire comme phénomène dans son théâtre. Celui-ci et trois de ses associés organisèrent son exhibition sous le nom d'« Homme Éléphant » dans des salles itinérantes. L'un d'eux, Tom Norman, montreur de curiosités anatomiques, se chargea de le produire à Londres dans une boutique de Whitechapel Road en face du Royal London Hospital. Ce genre de spectacle était particulièrement prisé des étudiants en médecine et c'est l'un d'entre eux qui signala l'existence de l'homme éléphant au docteur en chirurgie Frederick Treves.

Après avoir vu le spectacle, le chirurgien « emprunta » Joseph Merrick à Tom Norman pour une observation plus détaillée. Après ce premier examen, Treves présenta l'« Homme Éléphant » à la société de pathologie de Londres comme cas de difformité congénitale.

En 1885, les exhibitions de phénomènes humains furent interdites en Grande-Bretagne. Joseph Merrick se produisit alors en Europe continentale. Dépouillé de ses économies par Norman, il dut rentrer en Angleterre. A la gare de Londres après il causa un attroupement. La police le prit en charge et le ramena auprès du docteur Treves.

Grâce à l'intervention du directeur du *Royal London Hospital*, Francis Culling Carr-Gomm, qui fit paraître dans le *Times* une annonce pour recueillir des fonds afin de subvenir aux besoins de l'« Homme Eléphant » et au soutien de la reine Victoria, Joseph Merrick put vivre ses derniers jours comme résident permanent de l'hôpital de Londres. Il y fut entretenu jusqu'à sa mort à l'âge de 27 ans. Le 11 avril 1890, il fut retrouvé inanimé, mort d'étouffement après que sa lourde tête s'était renversée vers l'arrière, comprimant ainsi la trachée. Ne pouvant dormir étendu, il devait d'ordinaire dormir la tête penchée vers l'avant.



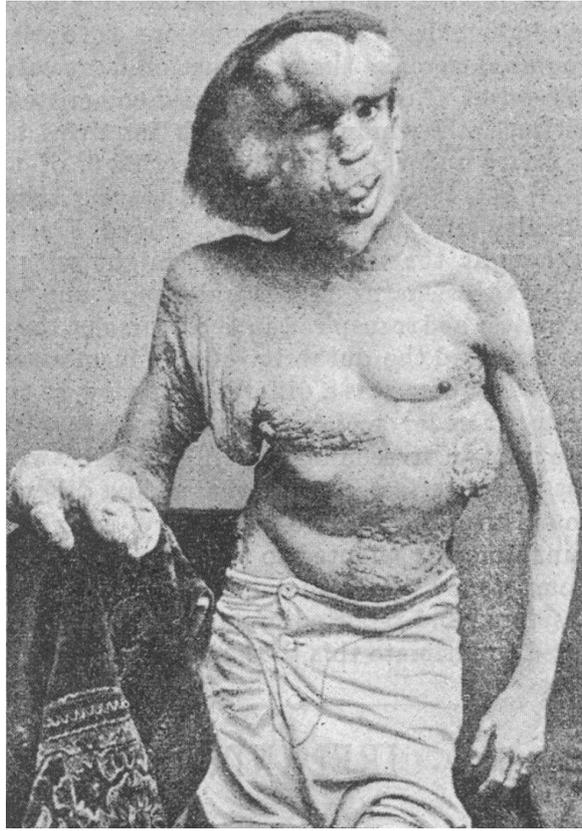
9. Frederick Treves

Il est le fils d'un tapissier. Dans son enfance, il fréquente une école dirigée par le poète William Barnes. Il devient chirurgien et se spécialise en chirurgie abdominale au *Royal London hospital* où il exerce à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Il réalise la première appendicectomie d'Angleterre, le 29 juin 1888. Il épouse Ann Elizabeth Mason en 1877. En 1884, Treves examine pour la première fois Joseph Merrick. Vers 1886 Treves fait rentrer Merrick au *London Hospital*, où il restera jusqu'à sa mort survenue en avril 1890. Dans ses mémoires Treves fait une erreur dans le prénom de Joseph Merrick, qu'il appelle *John Merrick* ; cette erreur sera ensuite répandue par d'autres biographes de Joseph Merrick.

Durant la Seconde Guerre des Boers (1899-1902), Treves se porte volontaire pour soigner les blessés dans un hôpital de campagne du Transvaal. Il publie par la suite le récit de cette expérience dans *Le Conte d'un hôpital de campagne (The Tale of a Field Hospital)* sur la base d'articles rédigés sur le terrain pour le *British Medical Journal*.

En mai 1901, Treves est nommé chirurgien-sergent du roi Édouard VII, dont le couronnement doit avoir lieu le 26 juin 1902. Mais le 24 juin 1902, le roi tombe gravement malade, victime d'une appendicite. Avec la caution de Lord Lister, Treves réalise l'intervention chirurgicale, une appendicectomie, radicale pour l'époque. Le roi commence par refuser de subir l'intervention, mais Treves insiste en déclarant que s'il n'est pas autorisé à opérer, il y aura des funérailles à la place du couronnement. Le lendemain de son opération, Édouard est assis dans son lit et fume le cigare.

Treves reçoit en récompense le titre de baronnet et la chirurgie de l'appendicite entre dans la pratique médicale courante. Treves se voit aussi garantir l'usage de *Thatched House Lodge* dans Richmond Park et peut ensuite prendre sa retraite anticipée. De 1902 à 1910, il est le chirurgien-sergent de la Maison Royale. Il est aussi l'un des fondateurs de la Croix-Rouge britannique, et le premier président de la « *Society of Dorset Men* » (Société des Gens du Dorset). Vers 1920, Sir Frederick s'installe en Suisse où il meurt, à Lausanne, le 7 décembre 1923 à l'âge de 70 ans. La cause de sa mort est une péritonite, une affection qui, de manière ironique, résultait fréquemment d'une rupture de l'appendice avant l'apparition des antibiotiques...



10. La Maladie

Le cas de Joseph Merrick intéressa nombre de pathologistes, à commencer par le docteur Treves lui-même qui, après la mort de son patient, fit une autopsie détaillée pour chercher à connaître les causes des difformités dont souffrait celui-ci. On écarta l'hypothèse du choc avec un éléphant ainsi que celle de l'éléphantiasis, maladie d'origine parasitaire, fréquente dans les pays tropicaux mais rare en Europe.

Très longtemps, la cause communément admise fut que Joseph Merrick souffrait de neurofibromatose de type I dite aussi maladie de Recklinghausen, maladie neurologique qui survient soit de manière héréditaire, soit par auto mutation du gène (mutation de novo) et qui affecte les tissus et les os et produit dans les cas les plus extrêmes des déformations proches de celle de l'« Homme Éléphant ». Mais des recherches génétiques faites à partir de ses ossements ont permis d'établir qu'il souffrait en fait du syndrome de Protée ou de Cloves, une maladie génétique qui affecte la croissance des tissus et produit elle aussi des déformations.

En 2018, le docteur Guillaume Canaud de l'hôpital parisien Necker découvre avec son équipe un traitement efficace contre la maladie.

Le squelette préservé de Merrick a été exposé à l'hôpital du Collège de médecine de Londres. Actuellement il n'est plus visible par le public.



11. Fictions autour de la vie de Joseph Merrick

- En 1977, l'auteur de théâtre Bernard Pomerance écrivit la pièce *Elephant Man*, qui fut produite avec succès à Broadway, avec dans le rôle-titre Philip Anglim (**en**), dont la particularité fut de jouer le rôle sans maquillage. Cette performance fut récompensée par un Tony Awards. Le rôle fut repris ensuite par David Bowie. La pièce fut adaptée et jouée dans seize pays. Elle est reprise à Paris en 2019 avec notamment Joeystar et Béatrice Dale.
- En 1982, Jack Hofsiss réalisa un téléfilm tiré de la pièce, avec Philip Anglim qui reprenait le rôle qu'il avait créé.
- En 1980, David Lynch réalisa à partir de la biographie du docteur Treves le célèbre film *The Elephant Man*, avec John Hurt dans le rôle de l'homme éléphant incorrectement prénommé John Merrick, qui reçut entre autres le grand prix au festival du film fantastique d'Avoriaz. Dans les années 1980, à la suite de la sortie du film de David Lynch, une rumeur a couru, selon laquelle Michael Jackson, qui a déclaré se sentir proche d'Elephant Man, aurait tenté d'acheter les restes de l'infirmes. Cette rumeur n'a pas été confirmée.
- En 1991, dans la bande dessinée *From Hell*, d'Alan Moore et Eddie Campbell, Joseph Merrick reçoit la visite du médecin de la famille royale d'Angleterre, William Gull, supposé être Jack l'Éventreur.
- En 1998, le compositeur et chef d'orchestre français Laurent Petitgirard composa l'opéra *Joseph Merrick dit Elephant man* sur un livret d'Eric Nonn, créé en 2002.
- En 2000, le romancier français Xavier Mauméjean publie *Ganesha*, un roman dont le héros et narrateur est Joseph Merrick. Sous-titré *Mémoires de l'Homme-Éléphant*, le roman met en scène quatre enquêtes menées à bien par le personnage.

- En 2001, dans le film *From Hell*, librement adapté de la bande dessinée d'Alan Moore et Eddie Campbell, qui évoque les crimes de Jack l'Éventreur, apparaît la figure de Joseph Merrick dans une courte séquence.
- En 2013, une bande dessinée *Joseph Carrey Merrick, l'homme-éléphant* a été publiée chez Sandawé. Serge Perrotin est au scénario et Denis Van P au dessin.
- En 2013, la série télévisée britannique *Ripper Street* lors de la seconde saison, dans les épisodes 1 et 2, fait apparaître le personnage de Joseph Merrick. Ce dernier assiste à l'assassinat d'un policier et devient le témoin principal.
- En 2018, Antoine Chalard écrit et met en scène une nouvelle adaptation théâtrale de l'histoire de Joseph Merrick. Le spectacle est créé à Saint-Pierre de la Réunion, présent au festival off d'Avignon et est à l'affiche du Théâtre du Lucernaire à Paris en 2020.
- En 2019, Denis Van P publie un roman intitulé "Désincarnée", qui raconte le voyage forcé qu'accomplit Joseph Merrick en Belgique au mois de juin 1886. Ce périple faillit lui coûter la vie.



12. Corpus sur la monstruosité – Quelques pistes de réflexion

TEXTE 1 « *Le Cyclope* » - Euripide

De retour de Troie, Ulysse et ses compagnons ont abordé l'île des cyclopes, géants cannibales qui vivent dans des grottes. Ils ont été faits prisonniers par l'horrible Polyphème.

ULYSSE (*prenant l'attitude du suppliant*). Pour nous, noble fils du dieu marin, nous te supplions avec le langage d'hommes libres. N'aie pas le cœur de tuer des gens venus en amis à ton antre, et de faire d'eux, pour ta mâchoire, une abominable pâture ! C'est nous, Seigneur, qui de ton père avons défendu les temples, pour les lui garder jusqu'au fin fond de la Grèce. Intact, il demeure, le havre saint du Ténare, comme les retraites du Cap Malée ; à Sounion, il est sauf, le roc veiné d'argent et de la divine Athéna, comme les refuges de Géreste. La Grèce, nous ne l'avons pas intolérable opprobre ! ? livrée à des Phrygiens ! A ces biens, toi aussi tu as part, car elle est grecque, la terre dont tu habites les profondeurs, au pied de l'Etna, ce roc qui distille le feu. (*Le cyclope secoue la tête.*) C'est aussi une loi pour les mortels, si de mes raisons tu fais fi, d'accueillir les suppliants que la mer a ruinés, de leur faire des dons d'hospitalité, de les secourir en vêtements, et de leur empaler les membres sur des broches à bœufs pour en emplir ta panse et ta mâchoire. C'est assez que les vides de la terre de Priam a fait en Grèce, de tous les morts tombés sous la lance dont elle a bu le sang, des épouses sans mari, des vieilles sans enfants et des pères chenus qu'elle a anéantis. Ceux qui restent encore, si tu les brûles ensemble pour consommer un amer festin, où se tournera-t-on ? Crois-moi donc, Cyclope. Oublie le frénétique désir de ta mâchoire, et à l'impiété préfère la pitié : car ils sont nombreux, ceux dont le châtement paya de gains pervers.

[...]

LE CYCLOPE (*A Ulysse*). La richesse, petit homme, voilà le dieu des sages. Le reste ? jactance et belles paroles. Pour les caps marins où réside mon père, grand bien leur fasse ! Pourquoi avoir mis de tels propos en avant ? La foudre de Zeus ne me fait pas peur, étranger, et j'ignore en quoi Zeus est supérieur à moi. Du reste, je n'ai cure, et comment je n'en ai cure, écoute. La terre, par force, qu'elle le veuille ou s'y refuse, enfante l'herbe qui engraisse mes bêtes. Je ne les immole à personne qu'à moi ? non aux dieux ? et à la plus grande des divinités (*avec un geste*), ce ventre que voici. Car boire et manger au jour le jour, voilà Zeus pour les gens de sens, et ne pas se faire de chagrin. Quant à ceux qui ont établi des lois pour enjoliver la vie humaine, qu'ils aillent se faire pendre ! A bien traiter ma personne, je ne renoncerai pas, moi ? ni à t'avalier, toi. En guise de dons d'hospitalité tu recevras ? je veux être sans reproche ? du feu et de bronze hérité de mon père : mis à bouillir, il enveloppera comme il faut tes chairs dépecées.

Analyse très brève de ce passage de la pièce d'Euripide :

La tragédie d'Euripide nous invite à une réflexion sur l'opposition entre civilisation et sauvagerie, entre l'homme civilisé (le héros Ulysse) et le monstre sauvage (le cyclope Polyphème, engendré par Poséidon son père, une créature fantastique de la mythologie grecque, un géant qui n'a qu'un œil au beau milieu du front). Le texte repose sur une mise en scène de l'humain (représenté par Ulysse) et l'inhumain (Polyphème, symbolisant la démesure). Ulysse incarne la civilisation grecque, respectueuse des dieux de l'Olympe ; le Cyclope, à l'inverse, incarne la barbarie (il est sanguinaire, cannibale, ne fait pas de sacrifices aux dieux, refuse toute forme d'hospitalité, n'éprouve aucune pitié, et ne pense qu'à satisfaire son estomac). Polyphème ne respecte rien, pas même le dieu Zeus. Il transgresse toutes les lois, celle des hommes et celle des dieux.

TEXTE 2. « Essais - D'un enfant monstrueux » Montaigne

Je vis avant-hier un enfant que deux hommes et une nourrice, qui se disoient estre le pere, l'oncle, et la tante, conduisoient, pour tirer quelque soul de le monstrer, à cause de son estrangeté. Il estoit en tout le reste d'une forme commune, et se soustenoit sur ses pieds, marchoit et gasouilloit, environ comme les autres de mesme aage : il n'avoit encore voulu prendre autre nourriture, que du tetin de sa nourrice : et ce qu'on essaya en ma presence de luy mettre en la bouche, il le maschoit un peu, et le rendoit sans avaller : ses cris sembloient bien avoir quelque chose de particulier : il estoit aagé de quatorze mois justement. Au dessoubs de ses tetins, il estoit pris et collé à un autre enfant, sans teste, et qui avoit le conduit du dos estouppé, le reste entier : car il avoit bien l'un bras plus court, mais il luy avoit esté rompu par accident, à leur naissance : ils estoient joints face à face, et comme si un plus petit enfant en vouloit accoler un plus grandelet. La jointure et l'espace par où ils se tenoient n'estoit que de quatre doigts, ou environ, en maniere, que si vous retroussiez cet enfant imparfaict, vous voyiez au dessoubs le nombril de l'autre : ainsi la cousture se faisoit entre les tetins et son nombril. Le nombril de l'imparfaict ne se pouvoit voir, mais ouy bien tout le reste de son ventre. Voyla comme ce qui n'estoit pas attaché, comme bras, fessier, cuisses et jambes, de cet imparfaict, demouroient pendants et branslans sur l'autre, et luy pouvoit aller sa longueur jusques à my jambe. La nourrice nous adjoustoit, qu'il urinoit par tous les deux endroits : aussi estoient les membres de cet autre nourris, et vivans, et en mesme poinct que les siens, sauf qu'ils estoient plus petits et menus.

[...]

Ce que nous appellons monstres, ne le sont pas à Dieu, qui voit en l'immensité de son ouvrage, l'infinité des formes, qu'il y a comprinses. Et est à croire, que cette figure qui nous estonne, se rapporte et tient, à quelque autre figure de mesme genre, incognu à l'homme. De sa toute sagesse, il ne part rien que bon, et commun, et réglé : mais nous n'en voyons pas l'assortiment et la relation.

Quod crebro videt, non miratur; etiam si, cur fiat nescit. Quod ante non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet

Nous appellons contre nature, ce qui advient contre la coustume. Rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle, chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.

Que veut nous expliquer Montaigne dans ces lignes ?

*Dans son essai littéraire, l'humaniste de la Renaissance, **Michel de Montaigne** évoque sa rencontre avec un enfant mal-formé : un être difforme, contrefait, suscitant l'effroi par son anormalité...*

*Un de ces enfants siamois dont on fit plus tard, à la **Belle Epoque**, des monstres de foire. Il le décrit d'une manière très minutieuse, presque médicale, mais laisse entendre que rien dans notre monde n'est contre-nature. Il cherche d'ailleurs à minimiser l'impression de monstruosité dans ce texte.*

*Le récit autobiographique est ici un gage de vérité. En outre, il rejette les préjugés, les idées toutes faites ou préconçues. Pour **Montaigne**, il ne s'agit que de sottises superstitieuses, qui voient dans tout ce qui n'est pas habituel quelque chose de diabolique. Fidèle à sa vision d'une Providence divine toujours bienveillante, il refuse de restreindre la réalité humaine à ce qui est ordinaire. Les êtres différents de nous font partie de notre humanité.*

TEXTE 3 - « La Belle et la Bête » - Jeanne Marie Leprince de Beaumont – 1757

Après avoir découvert le visage monstrueux de la Bête, la Belle engage la discussion avec cet être repoussant.

Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle entendit le bruit que faisait la Bête, et ne put s'empêcher de frémir.

« La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper ?

- Vous êtes le maître, répondit la Belle, en tremblant.

- Non, répondit la Bête, il n'y a ici de maîtresse que vous. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller, si je vous ennuie ; je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid ?

- Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir, mais je crois que vous êtes fort bon.

- Vous avez raison, dit le monstre, mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit : je sais bien que je ne suis qu'une bête.

- On n'est pas bête, reprit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit : un sot n'a jamais su cela.

- Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre, et tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison ; car tout ceci est à vous ; et j'aurais du chagrin, si vous n'étiez pas contente.

- Vous avez bien de la bonté, dit la Belle. Je vous avoue que je suis bien contente de votre c?ur ; quand j'y pense, vous ne me paraissez plus si laid.

- Oh dame, oui, répondit la Bête, j'ai le c?ur bon, mais je suis un monstre.

- Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la Belle, et je vous aime mieux avec votre figure, que ceux qui avec la figure d'hommes, cachent un c?ur faux, corrompu, ingrat.

- Si j'avais de l'esprit, reprit la Bête, je vous ferais un grand compliment pour vous remercier, mais je suis un stupide ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé. »

La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre; mais elle manqua mourir de frayeur, lorsqu'il lui dit : « La Belle, voulez-vous être ma femme ? » Elle fut quelque temps sans répondre ; elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant elle lui dit pourtant en tremblant : « Non, la Bête. »

Dans le moment, ce pauvre monstre voulut soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit : mais Belle fut bientôt rassurée ; car la Bête lui ayant dit tristement, « adieu la Belle », sortit de la chambre, en se retournant de temps en temps pour la regarder encore. Belle se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre Bête :

« Hélas, disait-elle, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne ! »

Quelques éclaircissements sur le sens du texte :

*Le conte de **Madame Leprince de Beaumont** (écrit en 1757) est la version abrégée du récit de **Mme de Villeneuve**, publié au début du XVII^{ème} siècle. Le poète **Jean Cocteau** en proposera une adaptation cinématographique en 1946. Il s'agit d'un conte merveilleux ou conte de fées, donc d'un texte placé sous le signe du fantastique qui se joue des limites entre le réel et l'irréel (présence d'une rose enchantée, d'un miroir magique dans l'intrigue). Si le monstre symbolise la laideur physique, le mot « bête » fait référence au manque d'esprit. Ce conte apprend aux enfants, dit-on, à distinguer la laideur physique de la laideur morale. Si « la Belle » s'accoutume à la laideur de ce monstre, c'est parce qu'elle s'attache aux qualités de cœur et d'esprit de la « Bête » : élévation de son esprit, bonté et patience, attention bienveillante, élégance morale, délicatesse des sentiments. Ce qui est en jeu, c'est un dépassement de l'apparence. La monstruosité dissimule une âme sublime. La morale de ce conte, qui exalte les valeurs de la vertu, nous invite à distinguer la beauté physique et la beauté intérieure (noblesse d'esprit). Il ne faut pas juger sur les apparences...*

TEXTE 4 - «L'homme qui rit » - Victor Hugo - 1869

C'est en riant que Gwynplaine faisait rire. Et pourtant il ne riait pas. Sa face riait, sa pensée non. L'espèce de visage inouï que le hasard ou une industrie bizarrement spéciale lui avait façonné, riait tout seul. Gwynplaine ne s'en mêlait pas. Le dehors ne dépendait pas du dedans. Ce rire qu'il n'avait point mis sur son front, sur ses joues, sur ses sourcils, sur sa bouche, il ne pouvait l'en ôter. On lui avait à jamais appliqué le rire sur le visage. C'était un rire automatique, et d'autant plus irrésistible qu'il était pétrifié. Personne ne se dérobaît à ce rictus. Deux convulsions de la bouche sont communicatives, le rire et le bâillement. Par la vertu de la mystérieuse opération probablement subie par Gwynplaine enfant, toutes les parties de son visage contribuaient à ce rictus, toute sa physionomie y aboutissait, comme une roue se concentre sur le moyeu ; toutes ses émotions, quelles qu'elles fussent, augmentaient cette étrange figure de joie, disons mieux, l'aggravaient. Un étonnement qu'il aurait eu, une souffrance qu'il aurait ressentie, une colère qui lui serait survenue, une pitié qu'il aurait éprouvée, n'eussent fait qu'accroître cette hilarité des muscles ; s'il eût pleuré, il eût ri ; et, quoi que fit Gwynplaine, quoi qu'il voulût, quoi qu'il pensât, dès qu'il levait la tête, la foule, si la foule était là, avait devant les yeux cette apparition, l'éclat de rire foudroyant. Qu'on se figure une tête de Méduse gaie.

[...]

La nature avait été prodigue de ses bienfaits envers Gwynplaine. Elle lui avait donné une bouche s'ouvrant jusqu'aux oreilles, des oreilles se repliant jusque sur les yeux, un nez informe fait pour l'oscillation des lunettes de grimacier, et un visage qu'on ne pouvait regarder sans rire. Nous venons de le dire, la nature avait comblé Gwynplaine de ses dons. Mais était-ce la nature ?

Ne l'avait-on pas aidée ? Deux yeux pareils à des jours de souffrance, un hiatus pour bouche, une protubérance camuse avec deux trous qui étaient les narines, pour face un écrasement, et tout cela ayant pour résultat le rire, il est certain que la nature ne produit pas toute seule de tels chefs-d'œuvre. Seulement, le rire est-il synonyme de la joie ? [...]

Selon toute apparence, d'industriels manieurs d'enfants avaient travaillé à cette figure. Il semblait évident qu'une science mystérieuse, probablement occulte, qui était à la chirurgie ce que l'alchimie est à la chimie, avait ciselé cette chair, à coup sûr dans le très bas âge, et créé, avec préméditation, ce visage. Cette science, habile aux sections, aux obtusions et aux

ligatures, avait fendu la bouche, débridé les lèvres, dénudé les gencives, distendu les oreilles, décroisé les cartilages, désordonné les sourcils et les joues, élargi le muscle zygomatique, estompé les coutures et les cicatrices, ramené la peau sur les lésions tout en maintenant la face à l'état béant, et de cette sculpture puissante et profonde était sorti ce masque, Gwynplaine. On ne naît pas ainsi. [...]

Gwynplaine, beau de corps, avait probablement été beau de figure. En naissant, il avait dû être un enfant comme un autre. On avait conservé le corps intact et seulement retouché la face. Gwynplaine avait été fait exprès. C'était là du moins la vraisemblance. On lui avait laissé les dents. Les dents sont nécessaires au rire. La tête de mort les garde.

Analyse rapide de cet extrait :

Gwynplaine est un enfant qui a été enlevé par des malfrats, puis atrocement mutilé par ses kidnappeurs qui lui ont fendu les lèvres pour le défigurer. Dans « *L'Homme qui rit* », **Victor Hugo** raconte la vie de ce personnage devenu monstrueux. Il en fait un héros, dont l'âme est belle, malgré la difformité physique de son visage, cette apparence qu'on lui a donnée, malgré sa laideur apparente. Un personnage tendre, courageux, bienveillant, qui a le sens de la justice et de l'honnêteté.

Il incarne le peuple, celui des petites gens victimes de l'injustice et de la violence des puissants. Comme il l'indique dans la Préface de *Cromwell* (1827), la laideur et la beauté sublime se côtoient. Ce qui vaut aussi pour le personnage de **Quasimodo** dans son roman gothique « *Notre-Dame de Paris* » (1831).

Gwynplaine, dont la monstruosité le rapproche de l'animalité, n'est pas un être dénaturé : il devient un homme de bien. Ce personnage symbolise le divorce entre le corps et l'âme. **Gwynplaine** symbolise le divorce entre le corps et l'âme...

TEXTE 5 : « Pensées » - Pascal - 1662

« Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre. L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.

S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

Que l'homme maintenant s'estime à son prix. Qu'il s'aime, car il y a en lui une nature capable du bien ; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. »

TEXTE 6 : « Rhinocéros » - Eugène IONESCO - 1960

Un phénomène curieux alimente les conversations d'une petite ville de province : un rhinocéros a traversé la rue principale. Progressivement, la population s'habitue à voir des rhinocéros déambuler jusqu'à ce qu'une épidémie se déclare : la « rhinocérisme » qui provoque la métamorphose des humains en rhinocéros. Dans l'extrait qui suit, Bérenger rejette l'idée de perdre son identité humaine.

JEAN. – [...] Après tout, les rhinocéros sont des créatures comme nous, qui ont droit à la vie au même titre que nous !

BÉRENGER. - À condition qu'elles ne détruisent pas la nôtre. Vous rendez-vous compte de la différence de mentalité ?

JEAN, *allant et venant dans la pièce, entrant dans la salle de bains, et sortant.* - Pensez-vous que la nôtre soit préférable ?

BÉRENGER. - Tout de même, nous avons notre morale à nous, que je juge incompatible avec celle de ces animaux.

JEAN. - La morale! Parlons-en de la morale, j'en ai assez de la morale, elle est belle la morale ! Il faut dépasser la morale.

BÉRENGER. - Que mettriez-vous à la place ?

JEAN, même jeu. - La nature !

BÉRENGER. - La nature ?

JEAN, *même jeu.* - La nature a ses lois. La morale est antinaturelle.

BÉRENGER. - Si je comprends, vous voulez remplacer la loi morale par la loi de la jungle!

JEAN. - J'y vivrai, j'y vivrai.

BÉRENGER. - Cela se dit. Mais dans le fond, personne...

JEAN, *l'interrompant, et allant et venant.* - Il faut reconstituer les fondements de notre vie. Il faut retourner à l'intégrité primordiale.

BÉRENGER. - Je ne suis pas du tout d'accord avec vous.

JEAN, *soufflant bruyamment.* - Je veux respirer.

BÉRENGER. - Réfléchissez, voyons, vous vous rendez bien compte que nous avons une philosophie que ces animaux n'ont pas, un système de valeurs irremplaçable. Des siècles de civilisation humaine l'ont bâti ! ...

JEAN, *toujours dans la salle de bains.* - Démolissons tout cela, on s'en portera mieux.

BÉRENGER. - Je ne vous prends pas au sérieux. Vous plaisantez, vous faites de la poésie.

JEAN. - Brrr...

(Il barrit presque.)

BÉRENGER. - Je ne savais pas que vous étiez poète.

JEAN, (Il sort de la salle de bains.) - Brrr...

(Il barrit de nouveau.)

BÉRENGER. - Je vous connais trop bien pour croire que c'est là votre pensée profonde. Car, vous le savez aussi bien que moi, l'homme...

JEAN, *l'interrompant.* - L'homme... Ne prononcez plus ce mot !

BÉRENGER. - Je veux dire l'être humain, l'humanisme...

JEAN. - L'humanisme est périmé! Vous êtes un vieux sentimental ridicule.[...]

BÉRENGER. - Je suis étonné de vous entendre dire cela, mon cher Jean! Perdez-vous la tête ? Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ?

JEAN. - Pourquoi pas ! Je n'ai pas vos préjugés.

BÉRENGER. - Parlez plus distinctement. Je ne comprends pas. Vous articulez mal.

JEAN, *toujours de la salle de bains.* - Ouvrez vos oreilles !

BÉRENGER. - Comment ?

JEAN. - Ouvrez vos oreilles. J'ai dit, pourquoi ne pas être un rhinocéros ? J'aime les changements.

BÉRENGER. - De telles affirmations venant de votre part... (*Bérenger s'interrompt, car Jean fait une apparition effrayante. En effet, Jean est devenu tout à fait vert. La bosse de son front est presque devenue une corne de rhinocéros.*) Oh! vous semblez vraiment perdre la tête (*Jean se précipite vers son lit, jette les couvertures par terre, prononce des paroles furieuses et incompréhensibles, fait entendre des sons inouïs.*) Mais ne soyez pas si furieux, calmez-vous ! Je ne vous reconnais plus.

JEAN, *à peine distinctement.* - Chaud... trop chaud. Démolir tout cela, vêtements, ça gratte, vêtements, ça gratte.

ELARGISSEMENT DE LA REFLEXION :

- Le portrait de Quasimodo dans « *Notre-Dame de Paris* » de **Victor Hugo** - 1831
- « *Frankenstein* » de **Mary Shelley** - 1818
- «*Le Portrait de Dorian Gray* » de **Oscar Wilde** – 1890
- « *Le vilain petit canard* » de **Hans-Christian Andersen** - 1842

et bien sûr...

- « *Elephant Man - La véritable histoire de Joseph Merrick* » - **M. Howel et P. Ford** – 1980